

Historique des dernières années de la Société de Mécanographie JAPY

**Par André ROBERT
Ancien instructeur sur machines à écrire**

Après avoir terminé mon service militaire au sein de la Première Armée Française qui a libérée BEAUCOURT et après un séjour en Indochine, je suis rentré en France fin 1949.

Ayant mon bac, j'ai décidé de faire carrière à la Société de Mécanographie JAPY. Mon grand père Louis WARNERY qui était le président honoraire de JAPY Frères me recommanda auprès de M. Mirabel-Chambaud président directeur général de la Société de Mécanographie JAPY.

J'ai été embauché et ai commencé ma formation à l'usine d' Arcueil dont le directeur était M. Robert Cureau à partir du 23 janvier 1950.

Le programme comportait une formation sur le montage des machines à écrire P 68 et S 17 à l'usine d' Arcueil puis une formation complémentaire à l'agence JAPY de la rue du Château d' Eau à PARIS. Cette dernière formation comprenait le dépannage des machines ainsi qu'un cours de vente et de dactylographie.

Le directeur du commercial était M. Blondel 6, rue de Marignan à Paris.

Le service technico-commercial (après-vente) était dirigé par M. Peronnet.

J'ai commencé les tournées d'inspection dans les agences de France sous la direction de M. Robert Cureau qui avait été désigné à ce poste après avoir dirigé l'usine d'Arcueil.

J'ai formé les mécaniciens des agences sur la S 17 dont le mécanisme différait complètement du concept des anciennes machines à écrire.

La S 17 était construite sous licence de la Société Paillard SA à Yverdon en Suisse. En effet JAPY après la guerre fabriquait la machine de bureau 121 de conception JAPY et la P 68 sous licence des Ets Birschmeyer à Murgenthal en Suisse. Cette dernière était déjà fabriquée avant la guerre de 1939.

La licence de la S 17 n'autorisait la fabrication et la vente que pour la France et les départements d'Afrique du Nord.

En 1945 donc, JAPY ne produisait que la 121 machine robuste mais obsolète. M. Mirabel-Chambaud avait pris contact avec la Société ROYAL aux USA pour avoir la licence de fabrication de cette machine à écrire. La négociation n'aboutit pas. Il s'est alors adressé à Paillard SA dont le directeur était M. Edouard Thorens. Cette société accorda donc la licence de l'HERMES Ambassador à JAPY qui la baptisa S 17.

Le contrat stipulait aussi que JAPY devait fournir aux agents HERMES en France une S 17 baptisée Select. Ceci était du au fait que les droits de douanes très élevés à l'époque, défavorisaient les ventes de l'HERMES Ambassador en France.

Les agents HERMES en France pour valoriser la Select argumentaient ceci : La Select est bien fabriquée par JAPY, mais après livraison et avant la vente elles sont démontées et remontées par des techniciens suisses !

A l'époque il n'existait pas de manuels pour le réglage des machines. Et lors de mes tournées, après la journée consacrée à la formation, je rédigeais à la main et le soir à l'hôtel les instructions avec dessins à l'appui.

Je fis ce travail astreignant jusque en 1951.

La production des machines à écrire à Arcueil était de 3'000 S17 et 3'000 P68 par mois. Les pièces étaient fabriquées à Beaucourt et transportées par camion à Arcueil où se faisait l'assemblage. Souvent dans les arrivages, les pièces fabriquées à Beaucourt arrivaient en quantités insuffisantes ou manquaient à l'arrivée à Arcueil. Cependant le bâti de la S 17 était fabriqué et usiné à Arcueil sur les fameuses "machines transfert" construite par la Régie des Automobiles RENAULT et qui avaient été développées pour usiner les blocs moteur des 4 CV. Ces machines transfert avaient une telle productivité qu'on ne les faisait fonctionner que lors des visites d'usine.

L'usine d'Arcueil qui avant la guerre était un dépôt des Galeries Lafayette avait été confisquée par les allemands ou le régime de Vichy comme bien juif et revendue à la Banque Worms actionnaire majoritaire de JAPY Frères.

Cette usine d'Arcueil était très moderne et contrastait avec les vieux bâtiments industriels de l'époque. Elle était située rue du Docteur Durand, rue mal et irrégulièrement pavée. Comme Arcueil était une banlieue "rouge", la municipalité avait rebaptisée cette rue "Joseph Staline". Sur le papier à lettre de l'usine on avait conservé le nom de "rue du Docteur Durand".

Le 14 juillet fête nationale, on voyait plus de drapeaux rouge que de drapeaux tricolores. A l'époque il n'y avait pas de cantine pour le repas de midi et nous allions dans un bistrot sale et enfumé avec des banquettes dont les ressorts traversaient le revêtement en cuir et qui se trouvait en face de l'usine. Ce bistrot s'appelait " Chez Théo", il était tenu par M. Théo lui-même, membre du parti communiste.

Après quelques années, il se retira, fortune faite, dans un château qu'il avait acquis en Anjou !

Après quoi j'ai quitté JAPY en janvier 1952 pour diriger l'atelier des Ets DUBICH à Mulhouse. Les Ets DUBICH étaient le plus gros revendeur de machines S 17 de France. Il vendait en moyenne 100 S 17 par mois. M. Fernand Dubich se heurtait au mauvais vouloir de ses mécaniciens qui avaient décrété que la S 17 n'était pas une bonne machine du fait qu'on ne la réglait pas comme cela se faisait alors, au moyen de "twisters" sorte de tordeurs. La S 17 avait été conçue pour être réglée de façon très précises au moyen de jauges.

C'est à cette époque que l'on organisait les concours de vitesse de dactylographie. Des dactylos s'entraînaient sur des machines spécialement préparées. Les différents marques de machine à écrire avaient des camions-ateliers où des mécaniciens compétents peaufinaient les réglages, comme maintenant dans les courses de voitures. Ces dactylos arrivaient en tapant une phrase répétée à des vitesses de 17 frappes à la seconde. Vitesses que l'on n'obtenait plus avec les machines électriques et ceci parce que lorsqu'on tapait sur une touche, la barre à caractère avant de reposer sur son cousin, croisait lors de son parcours descendant la barre à caractère suivante en marche ascendante. Les machine électro-mécaniques à barres ou "à boule" doivent attendre que le caractère ait fini son cycle avant que le suivant ne commence le sien. Ces championnes étaient très convoitées et les fabricants de machines à écrire se les arrachaient au prix fort.

Les Ets DUBICH avaient des clients très importants comme les Mines de Potasse d'Alsace, la Société de Constructions Mécaniques (maintenant Alstom),

les Filatures de laine peignée Schlumpf à Malerspach dont les propriétaires étaient les fondateurs de la fameuse collection de voitures Bugatti qui a donnée par la suite le musée Schlumpf à Mulhouse. J'ai bien connu les frères Schlumpf d'origine Suisse et très originaux.

Puis je suis retourné à la Société de Machines à Ecrire SBM (Société Belfortaine de Machines à écrire) comme instructeur du fait que la société avait développé une nouvelle machine nommée SC 2 ou JAPY Style. C'est monsieur TISSOT qui en était le concepteur. Comme elle était destinée à être exportée elle n'était pas freinée par une licence étrangère.

Je suis donc revenu chez SBM le 20 février 1958 sous la direction de monsieur PERONNET du Service technico-commercial comme moniteur-instructeur. A cette époque SBM vendait aussi les premiers photocopieurs ainsi que des ronéos (machines à copier au moyen de stencils). Ces appareils n'étaient pas fabriqués par SBM. Par contre il se fabriquait un polycopieur à alcool nommé Polyjapy. J'avais comme collègues M.M. Bance, Mervellie, Hergott et Vuillemin. Nous donnions des cours sur ces différents produits à Paris, rue Joseph de Maistre où se trouvait l'agence qui remplaçait celle de la rue du Château d'Eau liquidée.

Comme j'étais le seul à parler 2 langues étrangères, allemand et anglais, je formais les mécaniciens des agences de Londres en Angleterre et Francfort en Allemagne. Je faisais aussi l'interprète auprès de la direction commerciale qui ne pratiquait pas d'autres langues que le français.

A cette époque, la Banque WORMS actionnaire majoritaire de JAPY frères avait scindé la société en 5 sociétés autonomes afin de pouvoir les vendre. Ainsi les réveils furent cédés à JAZ, les moteurs électriques à Alstom, la quincaillerie aux Quincailleries de la Marne, la visserie boulonnerie à la SID à Delle et SBM à Paillard SA à Yverdon en Suisse.

A ce sujet, WORMS avait signifié à Paillard SA qu'il désirait vendre SBM. Or Paillard SA devenu par la suite HERMES SA venait de céder à EUMIG en Autriche son département de caméras BOLEX. Ceci suite à une dramatique baisse des ventes de ces caméras due à un concept défectueux des objectifs fabriqués par eux-mêmes dans leur usine d'Orbe en Suisse.

Avec les fonds ainsi récoltés, HERMES SA a racheté SBM, attiré surtout par le réseau commercial JAPY très dense et bien structuré en France. Ainsi JAPY vendait le 90 % des S 18 Varia (machine à écrire à espacements proportionnels comme en imprimerie) et une grande proportion de la production d'Yverdon.

HERMES SA a transféré la production de l'HERMES 3000 et de l'HERMES 9 à Beaucourt. SBM fabricant toujours ses machines sous licence ainsi que la JAPY Style.

L'HERMES 9, la S 19, la SC 2 étaient assemblées dans le grand bâtiment gris prolongeant le "fer à cheval". Ce bâtiment construit juste après la guerre et dont l'architecte était M. Cargill parent de la famille JAPY est de piètre qualité. Mal isolé, chaud en été et glacial en hiver la qualité des produits s'en ressentait. L'HERMES 3000 était assemblée dans un bâtiment à côté du "grand bassin" aujourd'hui disparu. Ce bâtiment a été complètement détruit par un incendie.

Le poste de moniteur-instructeur que j'occupais était médiocrement rétribué surtout que j'assurais comme expliqué ci-dessus, la fonction d'interprète. Comme on m'avait promis de l'avancement, promesse non tenue et que j'avais demandé une augmentation de salaire étant trilingue, on m'a répondu que j'étais dans la catégorie de "simple mécanicien" et que j'avais un salaire correspondant à cet emploi. J'ai donc décidé de quitter SBM et de poser ma candidature chez HERMES SA. Une convention avait été établie entre Paillard SA et JAPY qui stipulait que le personnel de l'une des deux entreprises ne pouvait être embauché par l'autre. Ceci demande une explication. Lors de la sortie des S 17 à l'usine d'Arcueil, le taux des retouches en fin de chaîne était élevé. JAPY avait alors débauché au prix fort une brochette de contremaîtres suisses travaillant chez Paillard SA. Ceci avait été très mal perçu chez cette dernière. D'où cette convention entre les deux entreprises. J'ajoute que la venue des "suisses" à Arcueil et Beaucourt n'ont pas amélioré la situation de manière significative.

J'ai donc pris un emploi intermédiaire d'une année comme représentant aux Ets DUBICH à Mulhouse.

Et le 11 janvier 1965 j'étais embauché chez Paillard SA.

Là, on m'a proposé un poste de chef de fabrication dans une usine d'assemblage à Bogota en Colombie. J'ai accepté ce poste après une courte formation aux usines d'Yverdon et de Sainte Croix où l'on fabriquait les chariots de l'HERMES Baby. Le stage de formation était dédié à l'HERMES Baby et à l'HERMES 8 (plus tard HERMES 9). Ces deux modèles assemblés en Colombie à partir de pièces expédiées depuis Yverdon. J'ai aussi effectué un stage chez PRECISA AG à Oerlikon près de Zürich qui fabriquait les machines à calculer PRECISA de réputation internationale et qui étaient importées directement en Colombie sans passer par le stade d'assemblage. Paillard SA avait en effet racheté PRECISA AG fondée par le Docteur JOST qui l'avait cédée à Paillard SA, n'ayant pas de descendants dans sa famille pour en assurer la pérennité en Suisse. Le gouvernement de Colombie avait décrété que les machines à écrire seraient importées sous forme de pièces détachées et assemblées dans le pays, ceci dans le but de former une main-d'œuvre spécialisée. Seules quelques marques dont Paillard SA avaient décidé de créer une usine d'assemblage.

J'ajoute, que j'ai été reçu comme un "prince" chez Paillard SA, et tout d'abord présenté à la direction de l'entreprise ainsi qu'au Docteur JOST chez PRECISA.

Je partis pour la Colombie le 17 août 1961 avec un contrat de 4 ans.

Je suis revenu en Suisse le 11 janvier 1965 et ai repris un poste d'instructeur chez Paillard SA au Service Après Vente et aussi avec le titre de "chef de produit".

Nous étions 5 dans ce service et je formais les techniciens de nombreux pays de langue espagnole, française, anglaise. On m'envoyait aussi faire des tournées de formation et d'inspection chez nos agents en Amérique, Asie, Afrique et Europe y compris les pays de "l'EST". L'Europe à l'époque était encore coupée en deux par le "rideau de fer".

Mon travail consistait aussi à contrôler la qualité des machines à écrire sorties de l'usine des Fonteneilles à Beaucourt. La discipline dans les ateliers n'était pas similaire à celle, librement consentie, des usines d'Yverdon et de Sainte Croix.

Dans les usines suisses il y avait une proportion d'ouvriers étrangers italiens, espagnols, portugais d'environ 70% mais encadrés par une maîtrise de haute qualité, et compétente. A Yverdon un ouvrier, quand la cloche sonnait la fin de la journée, terminait son opération avant de se lever et de sortir pour aller "timbrer".

A Beaucourt, un quart d'heure avant que la cloche ne retentisse, les ouvrières faisaient la queue devant l'horloge de pointage en bavardant. Lors de mes inspections je passais, en compagnie du contremaître, dans la file des machines finies, je relevais des défauts flagrants, boutons de cylindre manquants, répétition de lettre sur les claviers etc...

Je faisais remarquer gentiment ces défauts au contremaître qui me jurait que cela ne se reproduirait plus ! J'étais aussi chargé de contrôler les envois de pièces en Colombie.

A cette époque, les machines à écrire à "barres et à boule" commençaient à être supplantées par les machines à traitement de texte. OLIVETTI SA en Italie à Ivrea commençait à produire des machines électroniques avec imprimante à "marguerite". Ce système comportait des caractères sur tiges montés en forme de disque. Ce disque tournait sous l'impulsion des touches du clavier et un marteau frappait derrière le caractère pour imprimer par l'intermédiaire d'un ruban plastique. De plus ces machines possédaient un "display", sorte d'écran linéaire qui permettait de relire et corriger le texte avant de l'imprimer ligne par ligne.

HERMES SA voyant cette redoutable concurrence arriver sur le marché, a fait étudier une machine semblable mais dont la conception était sophistiquée. Cela augmentait le prix de revient et laissait donc un bénéfice moindre.

Chez HERMES SA les modèles étaient souvent plus compliqués et comportaient plus de pièces que les modèles de la concurrence. Cet handicap venait de l'esprit du "perfectionniste helvétique" qui avait pour but d'avoir des produits haut de gamme et par conséquent plus chers mais qui à l'usage n'étaient pas plus fiables, plutôt moins, par sa complexité et de l'exécution des pièces demandant une grande précision dans leur usinage.

Peu à peu la production commença à chuter et les bénéfices également. C'est à cette époque que HERMES SA a encouragé ses employés à quitter l'entreprise en leur offrant une prime de 10'000.—francs suisse. Paillard SA puis HERMES SA avaient de grosses réserves financières dans différentes caisses de pensions et autres ce qui leur permettait d'être généreux.

Quant à moi profitant de cette occasion et sans attendre qu'on me licencie, je suis parti comme représentant dans une société de machines de bureau à Lausanne. HERMES SA dont la situation devenait de plus en plus critique et dont le Président Directeur Général était M. Fritz MEYER s'est rapprochée d'OLIVETTI SA. Par une manipulation qui a laissé un mauvais souvenir aux employés d'HERMES SA et dont la malhonnêteté était flagrante avec la complicité de la Banque Cantonale Vaudoise, OLIVETTI SA a repris HERMES SA mais aux conditions suivantes : OLIVETTI SA laissait HERMES SA continuer à produire ses machines électroniques y compris les machines comptables qu'elle avait développée à condition de rester "dans les chiffres noirs". OLIVETTI SA était surtout intéressé par le réseau commercial d'HERMES SA en France notamment. Réseau hérité de JAPY comme expliqué précédemment.

Comme HERMES SA persistait " dans les chiffres rouges ", OLIVETTI SA a fait interrompre la fabrication des machines de bureau et par conséquent la fermeture de l'usine de Beaucourt. Ceci provoqua un grand mécontentement du personnel de l'usine des Fonteneilles.

Cependant la diffusion des machines OLIVETTI sous la marque JAPY continuait par l'intermédiaire du réseau commercial. Le stock et la gestion des produits se trouvait dans des locaux situés à Fesches le Châtel.

Tous ces événements se sont passés dans les années 1975 – 1980.

La liquidation des usines HERMES SA à Yverdon, Sainte Croix et Orbe a provoqué aussi un grand traumatisme dans la région. Les bâtiments de l'usine d'Yverdon ont été scindés en plusieurs parties et revendus à de petites entreprises. L'usine d'Orbe a été transformée en collège et celle de Sainte Croix en musée et centre conférencier pour la promotion de la micro mécanique et en particulier des boîtes à musique.

PRECISA AG à Oerlikon près de Zurich a, quant à elle, fabriqué des calculatrices électroniques abandonnant la fabrication des machines électro-mécaniques.

J'ajoute que Paillard SA avait créé au Brésil à Santo Amaro une magnifique usine pour fabriquer l'HERMES Baby et repris celle en Allemagne à Säklingen héritée de PRECISA AG qui fabriquait aussi l'HERMES Baby.

L'HERMES 3000 avait été délocalisée en Hongrie à Budapest pour obtenir un prix de revient plus bas. Devant les piètres résultats de la fabrique de Budapest, la fabrication de l'HERMES 3000 a été transférée à Beaucourt.

En conclusion, l'agonie de Paillard SA et par la suite HERMES SA a été bien plus rapide que celle de JAPY. Et le nom de la marque JAPY a survécu pendant de nombreuses années apposée sur des produits multiples fabriqués par des tiers. Quant à moi je suis entré dans une société de machines de bureau nommée JOBIN SA agent général d'OLIVETTI. C'est là que je me suis reconverti dans l'informatique. JOBIN SA a vendu et équipé entièrement des sociétés comme NESTLE ou de grandes banques. JOBIN SA était le premier agent Olivetti en Suisse Romande.

Mais OLIVETTI SA qui avait de magnifiques usines en Italie à Ivrea et qui était dirigée par le célèbre M. Carlo de Benedetti n'a pas résisté à la concurrence des nouveaux PC, ordinateurs bon marchés et destinés au commun des consommateurs, dont IBM était le premier concepteur. Les machines à traitement de texte ont été bientôt supplantées par les PC qui bénéficiaient de logiciels supplémentaires. JOBIN SA qui avait commencé à vendre les premiers PC Olivetti trop chers et de performances inférieures s'est tourné vers HEWLETT-PACKARD ce qui a été un grand succès pour cette société qui elle a su prendre le virage de l'informatique. Voici donc exposé cet historique qui, je pense, intéressera les anciens de JAPY marque prestigieuse en France mais qui malheureusement n'a pu sortir de l'Hexagone. Je pense que cette faiblesse était due à un département " Recherche et développement " insuffisant. Mais Paillard SA puis HERMES SA qui par contre avait un département " R&D " très développé n'a pas tenu très longtemps et la raison en est qu'il n'avait pas vu arriver le " virage de l'électronique " ceci parce que cette entreprise avait une culture mécanique de précision de laquelle il leur était difficile de sortir pour passer à l'électronique.

André ROBERT